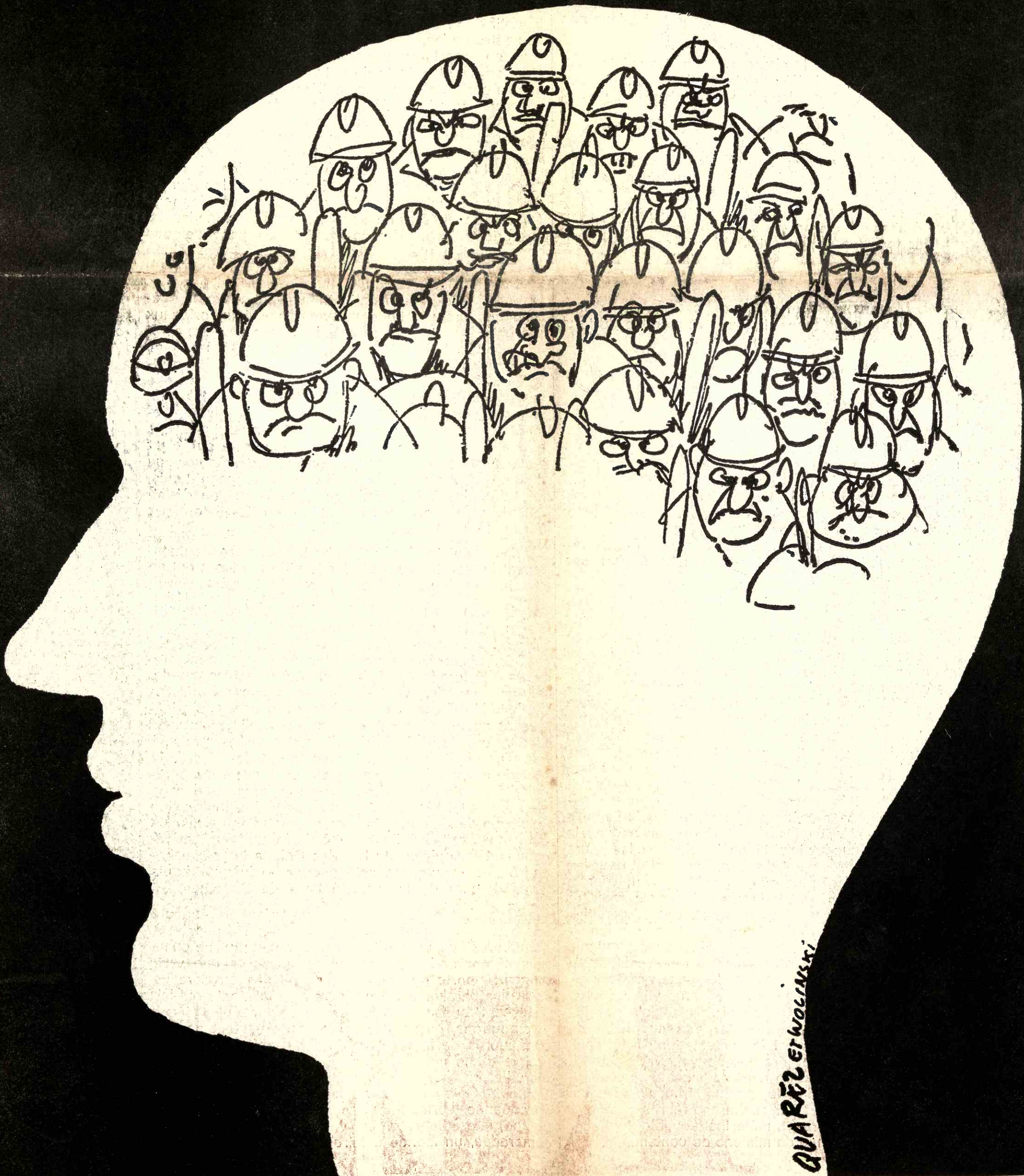


ACTION

N° 36 • MARDI 14 JANVIER 1969 • PRIX : 1 F • REALISE AU SERVICE DES COMITES D'ACTION • ACTION : 52, RUE GALANDE, PARIS-5*, Tél. 633-76-61 et 633-26-67

Chassez le flic de votre tête !



QUARÈZ ERWOLIKKI

Révolution culturelle européenne

Qu'est-ce qui a fait trembler la bourgeoisie en mai et qui continue à lui donner des sueurs froides ? Les pertes économiques résultant de la grève générale « ont été vite épongées » ; les gaullistes sont revenus en force au parlement. Et pourtant la France est mélancolique, le flegme décafé de Couve de Murville renvoie à des millions de téléspectateurs l'image fanée d'une morosité contagieuse. Comme toujours les politiciens mentent, mais comme par habitude, sans conviction, en s'excusant presque d'avoir à employer des moyens aussi rudimentaires pour farder la vérité ! Car celle-ci se montre, s'impose, s'étale ; pour le bourgeois, c'est raté, c'est mort.

Non pas que les monopoles ne soient plus les maîtres de l'appareil d'Etat et que depuis novembre de Gaulle ne soit un peu plus encore leur valet servile, non pas que les flics ne se postent, bêtes et multiples, à tous les carrefours, que des sinistres masques fadases ne s'exhibent chaque jour à la télévision, égrenant les couplets monotones de l'insignifiance et de la tromperie, non pas même que des quarterons au savoir court, à l'onction ecclésiastique, administrateurs d'ignorance qui se nomment doyens, gèrent une connaissance rachitique et payent des fonctionnaires à gaver une jeunesse de ronflantes bêtises. Tout cela n'est pas discutable, mais quelque chose de massif, d'innocemment évident dans sa force apparaît chaque jour maintenant à des millions d'esprits stupéfaits : la bourgeoisie a le pouvoir, mais elle pue. Chacun l'admet même chez ses plus fidèles larbins, qui, tel Aron, n'en disconviennent pas mais font remarquer finement que ça pue aussi autre part ; que la bourgeoisie russe ou américaine puent tout autant. Le bourgeois se console de son odeur en déclarant modestement qu'il y a une espèce de communauté mondiale de la putréfaction ; chacun en a sa part et tous en sont atteints. Quant aux autres, les fanatiques de la pureté, comme dit le grand reporter Lucien Bodard, de **France-soir**, leur propreté est suspecte ; elle trahit leur non humanité.

Voilà la vérole, le chancre que mai a subitement, et pour toujours, révélé ; la classe dirigeante est empêtrée jusqu'au bout dans la merde, dans les vomissements de son exploitation féroce et sordide, dans le détrit de son « art de vivre » décadent. Tout ce qui avant facilitait sa paisible digestion lui remonte maintenant à la gorge ; son savoir indigeste, gonflé comme une bulle de chewing gum manquant de la sève vivante et des vitamines nécessaires à un vrai plat, énorme gruyère constitué de tous les trous de la réalité absente, auquel venaient s'agglutiner et gratouiller tous les rats de bibliothèque, ce savoir là, il pète, désintégré, volatilisé, rien ; des mots. Sa culture rutilante, rafraîchie aux couleurs criardes du chauvinisme tricolore, a accouché d'un peintre en bâtiment, Malraux, et d'un poète de patronage, Adamo. Quant aux autorités académiques et morales de tous poils, ils se réchauffent tous les jeudis à l'Académie française pour éplucher un herbier appelé vocabulaire, ils gueuletonnent chez le nouveau mécène des Arts et des Lettres, Bleustein-Blanchet, le célèbre publiciste qui lance son prix de la vocation comme n'importe quel lavement.

Le soir, ils sortent, rigolent et rotent aux calçonnades de leur comique Marcel Achard, en compagnie de la commère qui leur sert de carpe, de confesseur et de piédestal. Voilà, c'est ça ; mais, dorénavant, c'est ça pour des millions et des millions. Et on ne serait pas morose ? La bourgeoisie a définitivement perdu son prestige ; ses idées ont fait fiasco. La classe dirigeante ne dirige plus rien à part ses dividendes ; elle se raccroche.

Quand tout un peuple se rend compte que l'ordre n'est plus qu'ordonné à défaut d'être justifié, quand dans tous les pores de la vie sociale s'insinue l'idée folle que le normal n'est que le masque dérisoire et trompeur d'une bêtise inhumaine engendrée par le despotisme universel du capitalisme, quand les diplômes sont démonétisés, la hiérarchie contestée dans sa compétence, alors s'installe une espèce d'insolence qui n'est pas loin de se muer en révolte. Oser se révolter devient possible quand l'adversaire est nu, dépouillé de tous les attributs qui en faisaient une autorité. Oser vaincre la dictature bourgeoise est envisageable quand le consentement qui lui assure une pérennité pacifique est ébranlé ; une fois qu'on a mis une bonne râcléeaux flics, le flic que l'on a dans la tête, fait de toutes les inhibitions, les ratages, les peurs et les rages rentrées, est dissous. Pour soi et pour les autres, le flic n'est plus que ce qu'il est, un pantin harnaché de gourdins et de grenades mais empêtré lui aussi dans sa peur, son désarroi, vite démoralisé, peu mobile, pas très efficace si on lui oppose l'intelligence et la force des masses. Un pouvoir qui n'a plus que la force comme rempart a deux solutions : soit recruter en masse des légions répressives, soit tout faire pour reconstruire au plus vite un semblant de légitimité. Le gaullisme post-mai n'a pas les moyens économiques de recruter des supplétifs en ordre suffisant pour briser la contestation ; à lui seul, il est incapable de produire une nouvelle idéologie de rechange qui présente un avenir plausible et accepté par une large fraction du peuple français. Depuis mai la bourgeoisie est à la recherche fébrile d'un avenir, car mai s'approfondit, môle inattaquable, ineffaçable dans la conscience de millions de contaminés.



Une seule issue pour retarder la venue du nouveau monde à gagner, un seul recours pour se convaincre que le monde ne va pas changer de base : s'appuyer sur l'idéologie de la trahison et de la soumission : le communisme à la P.C.F., à la Brejnev, le révisionnisme. On s'arrange déjà entre responsables ; les ouvriers seront bien encadrés par les bureaucraties syndicales, C.G.T. en tête. A cet effet, l'Assemblée a voté à l'unanimité la reconnaissance de la section syndicale d'entreprise. Les pontes syndicaux auront leurs bureaux et leurs heures payées pour enchaîner la classe ouvrière dans la poursuite toujours différée de revendications aussi vite annulées qu'acceptées, dégrader l'impatience ardente et raisonnée d'enfin vivre en hommes dans un monde d'hommes, et lui substituer les désespérantes campagnes en vue de présenter des cahiers de doléances. Comme si, lorsque l'on veut que ça change vraiment, on allait faire ses doléances à ceux justement qui vous barrent toute possibilité d'en sortir. Mais les permanents de l'immobilisme beuglent qu'il faut savoir gérer l'entreprise France, que la classe ouvrière se fait un honneur de produire des belles pièces, label français, le pont de Tancarville, l'avion Concorde, la nouvelle maison du parti. Le socialisme, c'est les records de technologie, la productivité la plus forte, les spoutniks, etc. La révolution, on la fait pour plus de houille blanche, pour de plus grands laminoirs, pour la famille et les mamans de France, la lune et Antoinette, la pure jeune fille de France adhérente exemplaire de la J.C., l'instituteur amoureux de Jules Ferry et de Jeanne d'Arc, sans oublier les cadres que l'on doit respecter puisqu'ils représentent le capital technique. Les professeurs du P.C.F. sont à la tâche pour enfourner tous les vieux trésors de l'esprit humain, bourgeois y compris, depuis Socrate l'humaniste jusqu'à Jules Verne, le père de la fascinante science russe, en passant par le petit Bara et son tambour, Verdun et la ténacité du poilu français, les grandes découvertes et l'esprit inventif de l'homme blanc. Bien sûr, il y a des excès, des rétrogrades, des fascistes même comme Céline, mais en gros la culture française c'est beau et ça aide les peuples épris de paix. On va comprendre le monde contemporain entre collègues démocrates pour construire une belle démocratie moderne. Bien sûr on n'admet pas que les gauchistes cassent le morceau, qu'ils arrivent avec leurs gros sabots dans une si belle délicatesse française. On sévit contre les moutards des CALS, on profère quelques borborygmes contre l'aventurisme des étudiants. Et puis, dans les municipalités communistes on s'occupe activement des maisons de la culture, on adapte les enfants inadaptes, on enrichit l'esprit de ses administrés par quelques bonnes vieilles pièces du répertoire français, on achète des peintres, on embauche des architectes, on se cultive, quoi ! Bien entendu, comme le dirait Billoux dans **France Nouvelle**, on maintient l'autorité, car toute doctrine antibureaucratique relève des « vieux oripeaux anarchistes petits-bourgeois ». La classe ouvrière a besoin d'autorité, ses chefs doivent être respectés, aimés affectueusement, entourés de mille reconnaissances filiales. Mme Waldeck-Rochet est une bonne épouse, elle se fait interviewer par **Elle**, journal de toutes les femmes et mamans françaises ; elle reconnaît tout simplement et fort gentiment qu'après tout son mari a réussi, qu'il a maintenant une bonne situation, mais que c'est justice, car il a beaucoup travaillé. Quant aux yeux d'Elsa, le miroir exquis du beau compagnon Louis, ne suffit plus à les combler ; Mme Triolet ne dédaigne de voir ses œuvres traitées en feuilleton par **Europe 1**.

Bourgeoisie et révisionnisme se partagent maintenant le travail pour combler le vide effrayant qui se creuse sous leurs pieds : la perte d'autorité.

Le Mal est profond. Quand l'idée révolutionnaire s'empare d'un peuple, elle ne s'arrête pas aux frontières. Lycéens de Rome, étudiants de Berlin, enrégés de Madrid, orphelins de Lénine à Prague, contestataires à Belgrade, tous s'attaquent à un même monde, le vieux monde, celui des technocrates réformistes made in U.S.A., et des permanents à gabardines grisâtres et nuques dégarnies façon « socialiste » russe. L'ouverture de la Scala de Milan perturbée, la mise à sac d'une boîte de nuit où s'empiffrent des fêtards le jour du Nouvel An, ne sont pas dus à quelques particularités biologiques de ces sacrés Italiens au sang chaud, car lui répondent comme en écho, l'agression du doyen de Nanterre, la séquestration l'an dernier de Servan-Schreiber à l'université de Madrid et, tout récemment l'expulsion du Roi des Belges lui-même encadré des « autorités scientifiques » du type Louis Armand, hors de l'université libre de Bruxelles.

Quand, dans toute l'Europe, un enfant ne respecte ses parents que pour autant qu'ils sont respectables, quand un élève, un étudiant n'apprennent plus ce qu'ils doivent apprendre, mais veulent savoir ce que vraiment il importe de connaître, quand des ouvriers ne sont plus paralysés devant leurs représentants qui les trahissent, quand des artistes ne veulent plus jouer aux bouffons, quand des professeurs veulent se former auprès de leurs élèves, quand, enfin, le ridicule tue, le crime ne paie plus, et le mensonge fait rire, alors l'ordre chancelle, la société craque, la révolution avance. Cela s'appelle la révolution culturelle européenne. Un monde, pas un gouvernement, une équipe, une administration, voire même un parti, non, camarades, un monde à faire, à gagner.

Bourgeoisie : Spectacle Son et Lumière

« D'après les statistiques, environ un chômeur sur deux (en France) est âgé de moins de 25 ans et, cette année, précisément, le chiffre des jeunes chômeurs a été artificiellement diminué du simple fait de l'allongement de la scolarité ».
(Les Echos, 6 janvier 1969.)

SES ETUDIANTS

« Pour un étudiant italien sur deux, la conquête du diplôme ouvre les portes du chômage... Aujourd'hui, viennent en tête des jeunes sans emploi ceux qui ont passé leur bac (38%), suivis par ceux — 32% — qui ont terminé le premier cycle des études secondaires (Instituts techniques, écoles professionnelles, etc.) ».
(Figaro, samedi 4 janvier 1969.)

SON MONDE VU DE NEUILLY

« Il souffle sur le monde un vent de folie qui frappe tour à tour les pays les plus divers, n'épargnant même pas les nations totalitaires les plus dures. Tout est mis en cause, la politique, l'économique et le social, la religion... Alors que notre belle jeunesse, dont la grande majorité est saine et sur laquelle reposent non seulement les chances de la France mais encore celles d'une Europe élargie, montre que face à une minorité d'excités et d'anarchisants, etc. ».

Achille Peretti,
député-maire de Neuilly.
(Figaro, 24 décembre 1968.)

SA CRISE MONETAIRE :

« L'annonce même d'une conférence internationale déclencherait la panique, la conversion massive des dollars en or. Il faudrait réunir en secret une conférence d'experts sur une île déserte pour que des délibérations internationales ne rendent pas impossible à l'avance le retour à l'ordre que chacun appelle de ses vœux ».

R. Aron.
(Figaro, 20 décembre 1968.)

SES PROFS

« Sartre, Herbert Marcuse, Aristote, Hegel, Max Weber, Wittgenstein, guevarisme, fanonisme, maosisme, néo-anarchisme, Fourastie, Galbraith, Aron, Kautsky, Bernsteïn, Riesman, Vance Packard, Heidegger, Hegel (bis), Aufklärung, J.-J. Rousseau, Lénine, Bruno Bauer, Schiller, Lafargue, Fourier, Wilhelm Reich, Saint-Simon, Mannheim, jeune Marx, Lénine (bis), Sartre (bis), hegel - freudo - existential - marxisme, philosophie hippie, nietzscheenne, marxiste, Living theatre, surréalisme, Breton, Marx, Rimbaud, Rilke, Lassalle, Marx (bis), Erich Fromm, freudo-marxisme, Freud (bis), Marx (ter), dialectique kierkegaardienne, spartakisme ».
« Ou quelques noms propres et « ismes » relevés dans un texte ayant pour but d'expliquer les méfaits gauchistes de « La pensée de Herbert Marcuse » (sur une demi-page de journal) aux lecteurs de L'Humanité du 10-1-69. En prime : « Orphée, Roméo, Anna Karenine, Nuit du 4 Août, 1917 et 1919, principe de réalité de Freud, phalanstères, nouveau Léviathan », etc.

SELF-SERVICE

A la séance publique annuelle de l'Académie française, Pierre-Henri Simon s'élève contre la vulgarisation du style érotique :
« ... Si j'avais l'impudence de vous donner tels échantillons de mes lectures quotidiennes, c'est alors que les austères ancêtres qui montent la garde autour de nous auraient des colères... Il y a d'ailleurs plus grave (...), c'est la multiplication des ouvrages théoriques qui, renversant brutalement l'échelle des valeurs apparemment les mieux établies (...) font consister l'ordre dans la soumission de la volonté et de l'imagination du sexe ».
(Figaro, 20 décembre 1968.)

HISTOIRES DE FOU

« Que toute l'Université devienne un vaste « Apollo 8 ». L'épopée d'« Apollo 8 » est certainement l'événement le plus extraordinaire de l'année. C'est une des cimes de l'histoire de l'humanité ».
Edgar Faure,
Radio-Luxembourg
samedi 28 déc.

« Le Pape et l'Empereur c'est tout », disait Don Carlos dans Hernani. En ce Noël extraordinaire, le Pape sur terre et la technique américaine dans le ciel signifient l'annonce des temps nouveaux ».

(Les Echos,
Editorial du 26 décembre 1968.)

« Jeudi 19 décembre 1968, la maison des fous de Turin a été occupée grâce à une action surprise par les étudiants de la ville qui, dans la cour, aussitôt ont convoqué une assemblée générale, et, pourrait-on dire, unitaire, des internés, médecins et infirmiers. Les fenêtres se remplissent des visages curieux des aliénés. Inutiles, les efforts des surveillants pour les retenir : ils participeront en grande partie à l'assemblée, ainsi que quelques médecins et infirmiers. Ainsi, les deux groupes d'aliénés se sont retrouvés (...) les étudiants en médecine protestaient contre le fait qu'une partie d'entre eux, une fois armés de leur licence, seraient obligés de battre la campagne pour y placer des produits cosmétiques, lorsqu'à Collegno, pour quatre mille aliénés, il n'y a que quinze médecins, et que la moyenne nationale est d'un médecin pour deux cents hospitalisés. Les fous protestaient contre le manque complet d'assistance résultant de cette situation, qui fait que les asiles d'aliénés sont autant de maisons où force où les malades sont seulement gardés, la plupart à perpétuité, mais presque jamais soignés. Après l'assemblée unitaire, les agents de police et les carabinieri ont « libéré » l'asile de fous... ».
(Figaro, 4 janvier 1969.)

Eduquons nos éducateurs

Occuper la Sorbonne, Censier, Médecine, etc., créer les ateliers populaires, s'approprier les lycées jour et nuit, ce n'était pas refuser le latin en sixième, militer pour des relations affectueuses entre professeurs et élèves, s'élever contre le gâchis de l'école, ni même protester contre le manque de débouchés. Non, c'est plus radicalement s'opposer à l'enseignement en tant que système, machinerie qui tend à secréter une idéologie intégrative qui assure le ciment, sans lequel la bourgeoisie ne peut pacifiquement perpétuer sa domination de classe. L'Ecole c'est plus que l'école, c'est l'institution « neutre » qui donne aux possédants l'assurance que leur possession est justifiée, pour autant que tous les exploités se convainquent qu'elle est le fruit du mérite et de la compétence. Etre instruit c'est le badge mystique qui délimite rigoureusement le partage des richesses en tant qu'il semble recouvrir le partage du savoir. Se cultiver, être cultivé, apparaître comme le parfum nécessaire à la culture des titres et des actions. Spéculer, spéculer, le bourgeois entend d'autant mieux ce langage qu'il est assuré que la spéculation intellectuelle rejoint toujours la spéculation boursière. Contester l'Université dans sa nature, sa fonction, c'est obliger la bourgeoisie à mettre cartes sur table : je possède, donc je suis, donc je pense.

FRAPPEZ LA BOURGEOISIE A LA TÊTE

Un drapeau rouge sur la Sorbonne a provoqué en réponse la plus grande grève ouvrière du monde (après elle, la seconde est celle de 1905 en Russie, où 5 millions de travailleurs se sont mis en mouvement). Attaquer l'Université bourgeoise, c'est attaquer en son cœur tout le système bourgeois, c'est mettre à nu le système d'exploitation, avec son cortège de contremaîtres intellectuels, de sélectionneurs spécialisés, gardiens diplômés des privilèges. A partir de mai, tout le système autoritaire d'intégration des classes exploitées part en morceaux.

L'université bourgeoise ce n'est pas Napoléon, c'est Jules Ferry. Edgar Faure veut faire croire que ce qui ne va pas dans l'université c'est l'héritage des Jésuites et de Napoléon. Il suffirait de rendre moderne l'école pour que tout aille bien. Or ce qui ne va pas dans l'université, c'est beaucoup plus que les cours magistraux et les problèmes pédagogiques, c'est qu'elle soit au service exclusif de la bourgeoisie. Ce qui est en question c'est tout l'édifice politique que la bourgeoisie a construit pour éterniser son règne. Car l'université n'a pas été édiflée selon un plan pédagogique ou scientifique ; le plan était politique et c'est celui qu'Edgar Faure essaie de rafistoler.

LES PREMIERS MANDARINS

L'université française fut construite dans les années 1880-1890 au nom d'une politique. En ce temps-là la bourgeoisie ne cachait pas ses intentions. Elle construisait son pouvoir sur les cadavres de la Commune (1871) et elle faisait de l'université le ciment de son pouvoir. Les Edgar Faure de l'époque, les Ferdinand Buisson, les Louis Liard, Milne Edwards, Durkheim, etc. (bref tous les amphithéâtres de la Sorbonne) mirent en place un édifice solide puisque la loi qui régissait l'enseignement supérieur jusqu'à ces jours datait de 1896. Pour eux un professeur n'est pas principalement un savant — ils n'étaient pas savaants — mais avant tout une « personne morale ». Durkheim — père de la sociologie française — proclamait que le professeur est à la Société ce que le prêtre est à l'Eglise : la courroie de transmission du système. (cf. « Education et Sociologie »).

La fameuse mission du professeur était toute pleine de la nouvelle religion laïque : celle de l'harmonie et de la solidarité sociales. Face à la lutte de classe acharnée qui a marqué la prise du pouvoir par la bourgeoisie républicaine, la vocation

de l'enseignant était de retrouver « l'unité morale de la patrie », c'est-à-dire de masquer la lutte réelle. L'Eglise ne suffisait plus à cette tâche, l'Ecole prit sa place et la morale laïque devint la nouvelle religion d'Etat. Du professeur de la Sorbonne à l'instituteur de campagne la chaîne devait être sans maillon faible afin de ligoter les masses populaires.

A COUPS DE TRIPES MORALES ET REPUBLICAINES

Ce n'est pas un hasard si depuis l'origine jusqu'à ces dernières années, le principal certificat de sciences sociales s'intitulait « Morale et sociologie ». Tout enseignement, y compris celui des sciences de la nature, devait être moral : c'est-à-dire défendre la politique de la bourgeoisie. De la science au service de la guerre de 14-18 à la sociologie des relations humaines dans l'entreprise, c'est

Toute l'école, de la base au sommet, est chargée de diffuser les idées bonasses de devoir, de solidarité, de chacun à sa place, de tout travail est digne et chacun porte sa croix. Liberté-égalité-fraternité et surtout pas lutte de classe. L'école doit former des gens adaptés à la hiérarchie existante. On apprend bien au petit ouvrier que sur le plan moral il n'y a pas de sot métier et qu'un bon ouvrier vaut un bon patron. C'est pour cela qu'on lui explique scientifiquement que l'« organisme social » a besoin de plus d'ouvriers que de patrons et qu'il est donc nécessaire qu'il reste ouvrier.

ET LES VACHES SERONT BIEN GARDEES

Mais l'université n'assure pas seulement la gestion d'un stock de mystifications bourgeoises, elle organise pratiquement la

les élus (entrée en 6^e et baccalauréat). A la mise en place du système on ne se faisait pas d'illusions sur le caractère social de la sélection scolaire. (cf. Goblot « La barrière et le niveau »). C'est au fur et à mesure qu'il a fonctionné que la classe dominante a cultivé le mythe qu'examens et concours sélectionnent scientifiquement voire démocratiquement.

LE TABLEAU ET LA LEGION D'HONNEUR

Pour parachever cet édifice de conservation sociale des soupapes de sécurité sont prévues. L'enseignement primaire supérieur et l'enseignement technique écrémeront les enfants d'ouvriers trop doués, pour en faire les petits cadres du régime (instituteurs et contremaîtres). Le bac « moderne » et les bourses d'enseignement supérieur permettront de récupérer les en-

ce système d'intégration les organisations de la classe ouvrière ont depuis longtemps abandonné la lutte.

Au moment de la mise en place du système bourgeois d'enseignement, seuls quelques groupes anarcho-syndicalistes refusèrent de choisir entre l'école catholique et la laïque, toutes deux écoles des classes privilégiées. Bien vite le courant du mouvement ouvrier dominé par Jaurès allait inclure la défense de l'école dans le programme de la « lutte ouvrière ». La guerre de 14-18, avec la trahison générale des sociaux-démocrates et le revirement patriotard de certains anarcho-syndicalistes, entraîna la fin de toute contestation politique de l'enseignement bourgeois par le mouvement ouvrier. Des années 1920 à 1930 on trouve encore des protestations isolées (Nizan « Les chiens de garde »). Après 1930 c'est le front uni des « républicains » Thorez-

pédagogiques où les questions techniques n'ont jamais servi qu'à masquer la question politique. Au mieux ils retrouvaient les constatations d'un Goblot (1920) ou d'un Fouillée (1890) en découvrant à coup de savantes statistiques que les ouvriers sont systématiquement exclus de l'université bourgeoise. En oubliant toujours qu'elle n'est construite que dans ce but, ils font croire qu'un rafistolage pédagogique enlèvera à l'université sa fonction de classe (par exemple Bourdieu et Passeron « Les héritiers »).

Le mouvement de mai s'en prenant à l'université bourgeoise attaque une machine de guerre des classes dominantes. Dans le manque de respect des étudiants et lycéens à l'égard des enseignants il faut saisir cette question : pourquoi acceptez-vous d'être les chiens de garde de la bourgeoisie, quel confort moral espérez-vous, mal payés, peu considérés, quand cesserez-vous de faire fonctionner aux dépens des masses populaires cette machine qui aide la bourgeoisie à survivre ? Il ne s'agit pas de revendiquer simplement des crédits ou des nouveautés pédagogiques, il s'agit du contenu et de la fonction de l'enseignement de classe. Quand cesserez-vous de participer à cette comédie, sans y rien comprendre, sachant seulement grogner comme Sganarelle à la fin de Dom Juan « Mes gages, mes gages ! ».



Est-ce que je suis républicain ?
Non je ne suis pas républicain.
Merde l'or monte toujours
Si j'aime bien les étudiants ?
Bien sûr, c'est ma vie les
étudiants, je suis professeur
Parce que j'aime les étudiants
et aussi la recherche
le mieux ça serait que
les étudiants fassent mes
recherches
qu'est-ce que Napoléon est à
77,80
c'est dérivant —
non je veux dire, ils ont
hâte de ces soucis les étu-
diants :
la recherche, Vincennes
(et font absolument que je
sois à Vincennes, tout le
monde est à Vincennes, j'en
ai l'air d'in
qu'est-ce que 79,87, 1769
le cours d'ouverture
il a été bon
mon cours d'ouverture
à moi

près d'un siècle de servitude des universitaires à l'égard de l'ordre social bourgeois. Rien n'y échappe, ni les cours « d'instruction civique et morale » dans le primaire, ni les cours de littérature française qui permettent aux enfants des classes moyennes de se croire les égaux des grands bourgeois (« on cause pareil ! ») et les supérieurs naturels de ces prolétaires « qui ne causent pas comme nous ». Et n'oubliez pas les cours de physique qui rendent hommage aux grandes conquêtes de la civilisation industrielle : chemins de fer, Pasteur, Lyautey, Panama (le canal pas le scandale), Apollo 8.

distribution des enfants entre les différentes « fonctions sociales » de façon à ce que tout reste en place et que l'exploitation continue. La division du système scolaire en trois niveaux (primaire, secondaire, supérieur) d'une part reflète et d'autre part perpétue la division en classes de la Société. Pour les réformateurs de la III^e République le primaire c'est pour les « enfants d'ouvriers et de travailleurs » (Alfred Fouillée), le secondaire pour la petite bourgeoisie et le supérieur pour la grande. Pour s'assurer que la machine marche bien on installe aux seuils critiques des examens barrages qui sélectionnent socialement

fants trop doués des classes moyennes, pour en faire les cadres moyens du régime (fonctionnaires, professeurs). Ainsi le système devait se reproduire à l'infini en maintenant la hiérarchie des privilèges et en achetant dans toutes les classes dominées une mince « couche aristocratique », cette sous-élite de la France qui fournit les cadres de la police, de l'école et tous les contremaîtres en chef.

LA CARENCE DU MOUVEMENT OUVRIER

Par ses idées comme par son fonctionnement sélectif l'école maintient l'ordre social. Contre

Blum-Herriot qui défend toujours l'école et l'éducation populaire faite par la bourgeoisie. En 1945 c'est l'union nationale avec ses côtés pédagogiques, le plan Langevin-Wallon qui n'est qu'un plan de modernisation de l'école bourgeoise et ainsi de suite jusqu'à Edgar Faure et au dernier plan de réforme du P.C.F. pour un enseignement rénové, moderne, scientifique, etc...

De leur côté les sociologues et historiens universitaires lorsqu'ils n'approuvaient pas clairement les plans de la bourgeoisie se sont toujours bien gardés d'en dénoncer la signification politique. C'était un affrontement d'écoles psycho-

sois bulle et tais toi

Avant mai, il n'y avait d'écrit sur les murs que des mots d'ordre d'organisations politiques (le meilleur groupuscule c'est la W.W.Z.) ou bien des graffiti obscènes d'obsédés. Cependant, des inconnus avaient déjà commencé à recopier des phrases de la revue internationale situationniste, appelant, en bref, à une vie quotidienne autonome : (« Consommez plus, vous vivrez moins », « Jouissez sans entraves », etc.). Comme on le sait, ce genre d'expression a été massivement repris en mai. Puis, la répression est venue. Les filcs ont nettoyé les murs.

Au cours de l'été, la lutte a repris, mais de façon plus rusée : par le détournement des slogans et affiches publicitaires. Au début, les bulles étaient le fait de rares individus et leur inspiration était assez nostalgique : (« C.R.S. = S.S. », etc.). Ensuite, tout le monde a compris l'énorme possibilité d'expression qu'il y avait là. Maintenant, les panneaux publicitaires du métro deviennent de véritables journaux muraux. On ne se contente plus de « critiquer » la publicité. On la ridiculise. On l'utilise complètement. On répond du tac au tac à l'événement : (« Je dors tranquille, mon argent est en Suisse », « Les banques sautent »). On règle son compte au Parti : (« Le P.C.F. a uni le drapeau rouge des Communistes au drapeau tricolore des Versaillais »). Et même, on expose les contradictions au sein du peuple, notamment, entre anarchistes et marxistes-léninistes. Chacun commence à faire son expérience de faiseurs de bulles.

On peut tirer un certain nombre de conclusions pratiques :

— Les bulles ont beaucoup de succès. Tout le monde les lit en se marchant. Nous avons su utiliser à notre profit l'efficacité du langage publicitaire.

— Il faut avoir toujours un crayon-feutre sur soi. Les bulles écrites au crayon à bille sont illisibles à quelque distance.

— Il vaut mieux réfléchir à l'avance aux bulles que l'on veut écrire, par exemple en discutant dans un comité d'action, à partir des publicités presse. Si on ne se prépare pas, on est sans inspiration et on écrit des stupidités.

— Il faut se méfier : les filcs veillent. L'Hôtel de Ville en accord avec la Préfecture de police a créé un service pour la propreté des murs de Paris (voir publicité dans les journaux). Elle appelle tous les citoyens à dénoncer les gens qui collent des affiches sur les endroits non prévus à cet effet par la loi. On fait le numéro de téléphone de l'Hôtel de Ville, aussitôt, une équipe de la propreté débarque. Il y a un moyen d'utiliser ce service d'une autre façon : dénoncez-lui toutes les affiches qui ne vous plaisent pas...

Grandes Imprimeries • Paris Centre •
142, rue Montmartre
Paris (2^e)
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués
Le directeur de la publication
Jean-Pierre VIGIER

ENFANCE INADAPTÉE OU ÉCOLE INAPTE

« Produire 3/4 de cancrs est très onéreux », vient de déclarer M. Edgar Faure aux journalistes spécialisés en matière d'enseignement. C'est aussi une constatation de fait.

Après le volcan-Mai, après la colère des exploités, la bourgeoisie fait ses comptes. Il faut boucher les brèches, étouffer ce qui menace.

Si Mai a éclaté d'abord dans les universités, s'il s'est propagé dans les lycées, c'est que les choses commençaient déjà bien plus tôt. Sur les bancs de la maternelle et de l'école primaire des milliers de petits « enrégés » en puissance sont en gestation. Des milliers d'enfants déçus (déjà !) par des classes bornées, par des instituteurs isolés, surchargés, ou par des maîtres quelquefois à peine formés, recrutés à la sauvette (il faut bien vivre !) des visages anonymes qui manquent ou qui changent (1).

Des écoles tristes ! On a 6 ou 7 ans, on est déjà un numéro, un petit pion, certainement pas une personne. A l'école, on n'a pas le droit au plaisir, ni à la liberté, ni à l'imagination, ni à créer. On doit obéir, toujours, ne pas répondre mal, ne pas questionner, ne pas parler des vraies choses de la vie, des choses sexuelles, par exemple. On doit apprendre à rester assis des heures, à être poli, à ne pas rire quand le voisin fait le clown. Enfin, se fourrer dans la cervelle des milliers de mots, des chiffres, des règles, des opérations, se bagarrer avec la sorcière orthographe.

Déjà la discipline de la fabrique ! La fabrique à la chaîne de petits citoyens rongés, rognés, gommés, soumis, modèles, fin prêts pour la production (du capital) et pour la rentabilité (des intérêts de la bourgeoisie).

Un petit d'homme, c'est déjà comme un travailleur, c'est un travailleur (souvent il fait autant d'heures que son père). Il a besoin de savoir pour qui il travaille, pourquoi il doit apprendre tout ça.

A la maison, les parents ont ceci de commun qu'ils ont tous une très haute idée du savoir, de la réussite scolaire. Pour un diplôme, ils sont serviles. Même s'ils n'ont pas le temps de s'en occuper, faut que ça rentre, coûte que coûte, dans la tête de leurs enfants.

Pour les mères, c'est comme la soupe, ou la propreté. De toute façon, père et mère sont profondément concernés.

Pour les parents bourgeois, c'est clair : leur progéniture doit être à la hauteur de leur classe sociale et perpétuer biens et pouvoir (à tous les niveaux).

Pour les autres, il s'agit que les enfants « s'en sortent », soient plus qu'eux, parents, qu'ils brisent par leur savoir la terrible barrière des classes, l'écrasante division du travail qui réduit des millions d'hommes et de femmes à des vies mesquines, mécaniques et sans horizons.

Quand ces parents alors ne parlent pas de la nécessité de la révolution à leurs petits, que peuvent-ils leur dire d'autre ? « Apprends, soumetts-toi, même si ça te dégoûte, passe dans le moule : l'école et le reste », mais pour être quoi en définitive ? un bourgeois, un de plus, un autre, des milliers d'autres, et la ronde continue...

Qu'on ne s'étonne pas si leurs enfants s'insurgent, par exemple, sous la forme de « troubles caractériels », ou s'ils jouent aux barricades à la récréation, ou plus tard s'ils lancent des pavés sur les flics.

En Mai, des ouvriers d'une usine parisienne nous disaient : « Nous, nos enfants on n'y comprend plus rien. Ils sont violents. Ils nous font peur. Ils exagèrent ! » Ces parents compre-

naient mieux les salades rassurantes de leurs syndicats.

Qu'on ne s'étonne pas si tel garçon écrivait sur les murs de sa classe « La révolution dans l'école. » « Le maître au poteau » parce que leur maître refusait de monter le bel arbre de Noël qu'il rêvait, lui et ses copains. Si tel autre, exaspéré par les grogneries de son père, parce qu'il militait, explosait : « Ça a raté sa vie et ça fait chier le peuple ! » Rien que pour de telles paroles, père et mère, affolés, vont consulter le neuro-

sont issus de milieux sociaux défavorisés.

C'est ce qu'on appelle en termes pudiques à l'Education Nationale : « La déperdition des effectifs scolaires ». C'est-à-dire que, dès le cours préparatoire, et au cours de chaque année scolaire, des milliers d'enfants ne suivent pas, restent en panne, sont orientés vers des classes de rattrapage ou de perfectionnement. Affublés de l'étiquette de « débiles », ils végéteront des années jusqu'à leur adolescence, marqués à vie par leur

trajets, etc. On parle peu. Il n'y a plus ni vie sociale, ni amis, ni traditions culturelles. Juste la niaiserie de la télé !

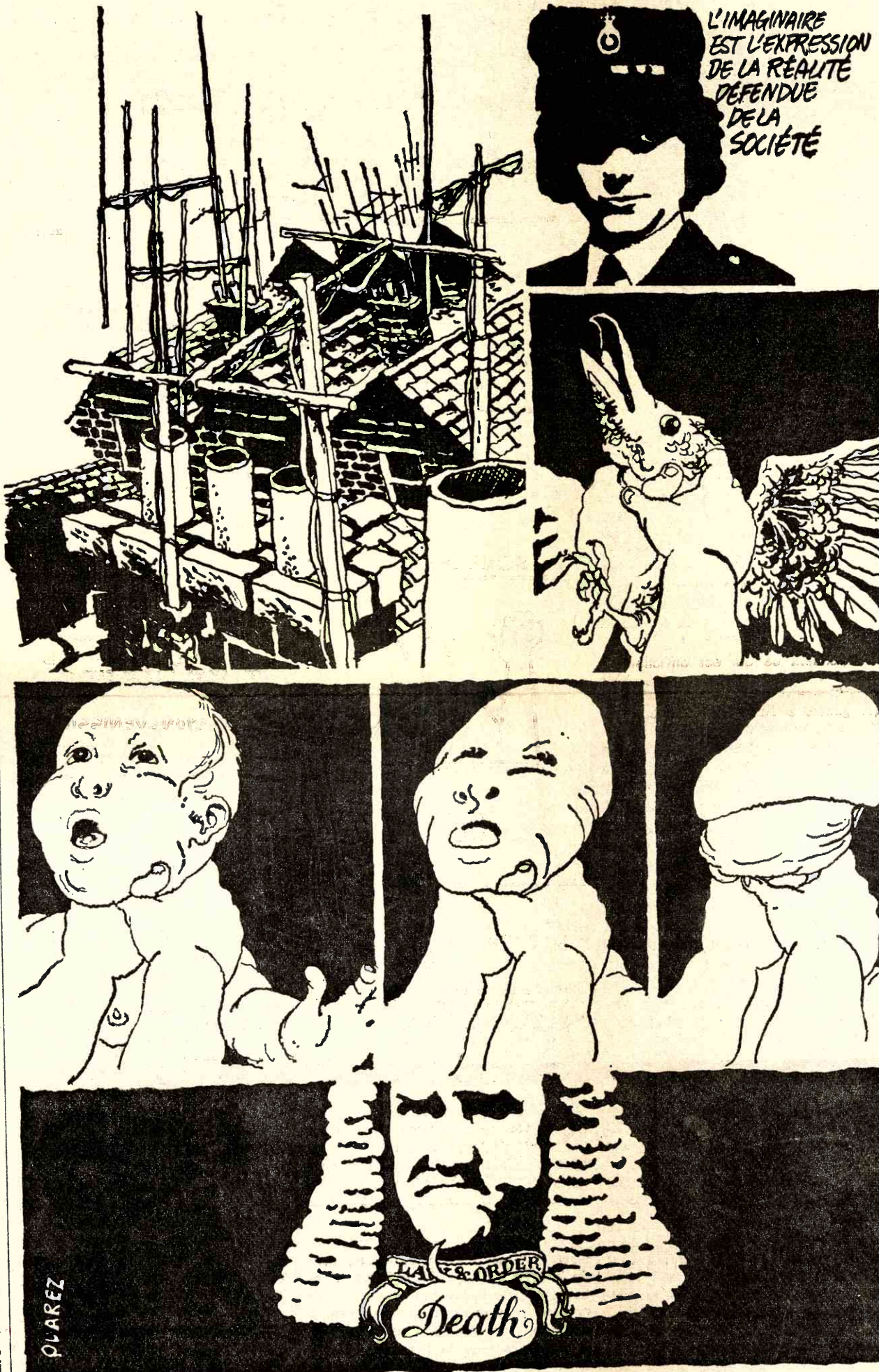
La mère, excédée, ne sait même plus raconter une histoire ou chanter une chanson. Le père est enfermé dans un journal superficiel.

On finit par n'avoir plus rien à dire, plus rien à se dire.

Ce n'est plus ici seulement le procès de l'école, c'est celui des familles.

Familles réduites à n'être qu'une fonction productrice et reproductrice. Dans nos sociétés dites développées, il faut produire du travail et des enfants (« le matériel humain », suivant la jolie formule de M. Edgar Faure).

Jusqu'à 6 ans, un enfant des pauvres c'est rentable, ça consomme du lait, des couches, de la lessive. A 15 ans, il devient un apprenti, puis une bête de



NEWCASTLE-ON-TYNE, Angleterre. — Marie-Flora Bell, 11 ans, est condamnée à la prison à vie pour l'assassinat de deux petits garçons.

psychiatre : « Docteur, est-ce une sorte de folie ? »

Ça craque partout ! le pouvoir bourgeois comptabilise avec horreur toutes ses catégories « d'inadaptés ».

Les chiffres sont inquiétants. Le très sérieux colloque de l'Unesco sur la « Démocratisation de l'enseignement », réuni du 27 au 30 décembre 1968 (2) publie officiellement des pourcentages. Et on ne peut pas l'accuser d'être gauchiste.

« 20 à 30 % d'enfants par classe d'âge insuffisamment instruits et éduqués, se révèlent inemployables et sont destinés à constituer une masse considérable de jeunes chômeurs sans passé, sans avenir et sans espoir. »

Ces enfants, ajoute l'enquête,

échec. A jamais catégorie « raté » !

Des statistiques d'enquêtes faites dans des écoles parisiennes nous indiquent des résultats plus élevés encore. 25 à 43 % d'inadaptation scolaire suivant les quartiers (et ces chiffres sont parait-il modestes). Mais ces enfants ne sont pas tous issus de « milieux sociaux défavorisés ».

Un grand nombre d'entre eux provient de familles aisées (artisans, petits commerçants, cadres).

Que constatent les tests ? Les difficultés intellectuelles de ces enfants semblent liés directement à l'appauvrissement des échanges dans la famille. L'enfant voit peu ses parents, surchargés par le travail, les comptes, les traites, les horaires, les

somme, une force de travail. De 6 à 15 ans, voilà le hic, il faut le mettre en classe. Que les parents se débrouillent s'ils ont des débiles ou des handicapés, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux mêmes. Alors, c'est la triste cohorte des enfants inadaptés, futurs manœuvres, chômeurs, citrons pressés. C'est ça l'enfance inadaptée, c'est la bourgeoisie qui l'engendre et l'abandonne.

N.B. — Sur cette question, écrivez à « Action », si vous en avez envie.

(1) Nous ne parlons pas ici de ceux qui font des miracles quotidiens par attachement à un métier qu'ils aiment et pour quel salaire ! et dans quelle solitude !

(2) Voir « Le Monde », 1^{er} janvier 1969.

Un rendez-vous d'affaire

Le camping, c'est Tragoni, Tragoni, c'est Rothschild. Nous on y croit pas trop, mais quand on est gauchiste, pas étudiant, sans métier avec seulement quelques idées susceptibles d'être commercialisées, on vend ses idées, on les vend à ceux qui peuvent les acheter pour en tirer bénéfice. Nous avons une idée à la fois marrante et horrible : celle d'une agence de voyage pour beatniks qui organiserait les grands circuits vers le Népal ou la Suède, avec conférence de formation, refuges pour gens de la route, carte d'autostoppeurs, matériel de camping à bon marché et tout et tout. Tragoni pourrait s'en faire des ronds et les beatniks en profiter. Rendez-vous a été pris dans un grand restaurant du 16^e arrondissement. Tragoni est en retard. Nous attendons. Ici, le menu est à 5 000 balles ; on est fauché. On se dit que même si ça ne marche pas, Tragoni nous offrira un bon gueuleton. Il paraît que ça devrait marcher parce que Tragoni serait un homme quasiment de gauche, il ne saurait pas quoi faire de son flouze, en tout cas, il aurait des « inquiétudes ». Ce serait un « forcené », un qui aimerait l'audace et les audacieux, une sorte de surréaliste du marketing, un B.S.N. du camping, un dingue du loisir organisé. In petto, on ricane un peu sur le genre lyrisme. Mais après tout, on préfère les capitalistes intelligents aux vieux glaçons style Saint-Gobain. Les capitalistes intelligents sont ceux qui traitent avec les petits intellectuels gauchistes de notre genre. Ils nous volent nos idées, nous intègrent, etc., etc., mais rira bien qui rira le dernier, on peut aussi s'installer dans leur fief et y introduire notre vérole. Et puis, à côté de la vie, il faut bien survivre.

Tragoni arrive, pas seul, flanqué d'un monsieur et d'une dame. Le monsieur semble être quelqu'un que Tragoni n'a pas vu depuis longtemps. Nous apprenons qu'il a été invité parce qu'il serait favorable à notre proposition. On s'assied. Une demi-heure passe à choisir le menu. Tragoni semble en pleine forme et il est très alléché parce qu'il y a des cerises au dessert et que nous sommes en janvier.

Tragoni parle uniquement aux deux personnes qui l'accompagnent :

— Alors, vieux ! ça fait un bail, sacré Trucmuche, toujours gratte-papier dans la publicité ? Ah ! j'ai vu ton affiche pour la nouvelle 40 CV XX 22, elle n'est pas mal. Mais vraiment à qui veux-tu vendre cette camelote ? Il faut être agrégé de philosophie pour comprendre les slogans. Moi, mon pote, avec mon affiche au petit lapin, je suis imbattable. Les gens qui achètent Tragoni, ils aiment ça ; tous des petits lapins. Et pan ! Dans la gibecière. Ah ! qu'est-ce que tu veux, toi et moi on est deux commerçants. Toi, tu vends du vent et moi je vends Tragoni.

Le monsieur alimente cette conversation éblouissante. Il

s'impatiente, semble-t-il, de passer au sujet de la rencontre. Mais Tragoni ne laisse aucune brèche ouverte. On est déjà arrivé aux cerises et toujours rien. On a bouffé comme des chancres. On en a marre. Alors, le monsieur se lance :

— Au fait, si on parlait de nos jeune amis, leur projet, etc.

Nous, on se met aussi sec à exposer toutes nos idées, on en rajoute, on commercialise, on avilit, on se met au niveau, on parfum. Tragoni dit que c'est bien tout ça, que franchement on n'a qu'à y aller. Alors nous cassons misérablement le morceau. On dit que pour réaliser cette idée géniale, il faudrait pas mal d'argent que nous n'avons pas mais que Tragoni, lui, a.

Tragoni n'a pas cessé de parler au monsieur, il ne nous regarde pas. Il se met alors à dire :

— Tu comprends, ces histoires de beatniks et d'aventure, c'est de la philosophie. L'aventure, les Français ils s'en foutent. Ce qu'ils aiment, c'est ce que leur donne notre Club : se se dorer la brioche, bouffer à mort, bien rigoler, dodo et surtout pas de soucis.

Le monsieur essaie de relever le niveau :

— Mais ne penses-tu pas tout de même que derrière le développement fantastique du tourisme, du loisir organisé, il y a une autre aspiration que celle de simplement passer du bon temps, une aspiration plus profonde dont les hommes plus jeunes que nous se sont fait les porte-parole en mai.

— Alors, là, mon pote, tu me scies. Je te reconnais bien mais t'es pas dans le coup. Moi, quand j'ai envie de rigoler, je ne fais pas de politique, je crois à Notre Club. Je dis ça sans juger tes opinions, hein ! Tu sais très bien que, moi aussi, le père de Gaulle il me court sur le haricot. Mais ça n'a rien à voir avec le camping, tout ça.

— Enfin, je suis allé au Club, il y a quelques mois avec ma femme. C'était très bien organisé, très reposant, très beau, mais nous nous sommes sentis très appauvris. Nous n'avons pu parler à personne.

— Ah ! mais tu es un couillon, aussi. Moi quand je vais au Club, je laisse bobonne au bercail. La fesse, ça n'est pas ce qui manque chez nous. Ecoute, je suis un Français moyen, tu es un Français moyen, sauf votre respect, Madame, qu'est-ce qu'il veut le Français moyen ? Se taper et se faire taper et puis c'est tout.

Rires jaunes, le monsieur a glissé. Nous, il y avait longtemps qu'on pensait plus qu'à une chose, c'est à se tirer. Mais il est arrivé encore un gag horrible. Le Tragoni n'a pas du tout payé la note. Il a fallu que nous fassions un chèque. C'est ça Tragoni, l'homme du Club où paraît-il l'on a aboli la notion d'argent puisqu'on paye sa boisson et ses cigarettes avec des couillages.

Deux brochures de C.A. Paris-Sorbonne-Vincennes

1) Le Putsch Monétaire (la crise dans la bourgeoisie française)

2) Après Mai (les plans de la bourgeoisie et le mouvement révolutionnaire)

Pour toute commande : 52, rue Galande, PARIS-5^e.
Prix : 2 F (aux C.A. : 1,50 F) en stock à ACTION.

